

Entretien de Florence Grivel avec François Burland, à Puidoux, le jeudi 20 janvier 2005.

Florence Grivel : Le désert, la Laponie, la campagne vaudoise, tu aimes traverser ces paysages à grandes enjambées, quel est le meilleur moment pour marcher ?

François Burland : ... drôle de question... ça me prend, quand ça me prend.

F.G. : tout de même, tu marches beaucoup, d'ailleurs en ce moment tu as encore les cheveux humides d'une ballade ; autrement dit, tu es plutôt promenade-méditation ou promenade-sillon ?

F.B. : ... plutôt sillon, je dirais même gouffre depuis le temps que je fais le même tour. Tous les jours.

F.G. : la marche comme pratique péripatéticienne ?

F.B. : ... enfoirée !

(rires)

F.G. : non, pas comme ça, dans le sens étymologique du terme, en Grèce antique, certains philosophes comme Aristote enseignaient en se promenant afin de stimuler leur pensée.

F.B. : non, alors, pas du tout... je marche pour avoir la tête vide. Ca n'est même pas défoulant, ça m'apaise.

F.G. : c'est une sorte d'œuvre en marche ?

F.B. : marcher pour marcher

F.G. : marcher pour te perdre ?

F.B. : mais je suis déjà perdu !

F.G. : ces jardins que tu peins depuis quelques mois ont des accents vespéraux alors que tu les réalises à l'aube...

F.B. : c'est vrai, ce sont deux moments fugitifs, difficiles à capter. L'ambiance de ces jardins est sourde, inquiétante comme le passage entre ces deux mondes. Un passage arrêté sur un bout de papier pour l'éternité, enfin, le temps que dure le papier.

F.G. : l'aube semble être ton heure, elle représente aussi l'antichambre de l'atelier ?

F.B. : il y a des boulots que je fais dans l'atelier : les affaires courantes, mes travaux principaux, et puis il y a ceux que je fais à côté comme une parenthèse dans mon travail. J'expérimente dans une liberté absente de l'atelier.

F.G. : Cette série est éloignée de ta production habituelle, as-tu peur de la montrer ?

F.B. : bien sûr que j'ai peur. Avec les poyas, aussi, j'ai eu peur. En même temps, si on n'est pas capable de se surprendre, ça ne vaut pas la peine de faire ce métier ! Mais avant de me confronter au public, je teste mes nouvelles pistes.

F.G. : tu te souviens du premier jardin ?

F.B. : en fait, mon premier jardin, c'est Olivier Saudan. Je veux dire par là qu'il avait fait une exposition avec des paysages dont j'étais carrément jaloux ! c'était si beau, si simple, et j'ai aussi eu envie d'en faire.

Olivier m'a expliqué comment il travaillait, j'ai commencé avec cette base. Au début, je mettais nos travaux côte à côte, et puis, peu à peu, j'ai trouvé mon langage. Je me suis défait de ce qu'il m'avait donné. Donc, oui, le premier jardin, c'est Olivier. Ou encore Giotto, Fra Angelico, qui tu veux. Tous les jardins, qui ne sont pas des jardins en fait, ils sont juste la nature des peintres. Tu sais, dans ces œuvres, tous les arrière-plans derrière les

Contact : [Véronique Philippe-Gache Galerie LIGNetreize](mailto:Veronique.Philippe-Gache@GalerieLIGNetreize.ch)

15 rue Ancienne -1227 Carouge - Genève - 022 301 42 30 - 076 475 93 92
info@galerielignetreize.ch www.galerielignetreize.ch

personnages, eh bien, c'est ça que j'ai toujours regardé. Même, je me rappelle, à part les décapitations – enfin, décollations plutôt – et les scènes bizarres qui me fascinaient, c'était le fond qui m'attirait. Par exemple, chez Leonardo – pas di Caprio, l'autre, tu vois lequel –, je trouvais ses paysages à l'arrière-plan plus sublimes que les sujets.

F.G. : tu m'offres une transition idéale ; devant cette série impressionnante de jardins, j'ai souvent l'impression de voir les sfumati de Léonard se mélanger aux atmosphères épaisses de certaines œuvres de Rembrandt...

F.B. : (...) Toute cette nature rêvée mise en scène, qui n'est pas vraie. Paysages qui n'existent pas, paradis perdus.

F.G. : tes jardins ont-ils ce goût du paradis perdu ?

F.B. : ou d'enfer ! parfois, ces jardins m'effraient, une bête pourrait en surgir...

F.G. : cette ambiance tendue provient aussi du fait que le trait est pratiquement absent de ta série ?

F.B. : franchement, je ne sais pas, je fais « pif, paf, pouf » avec mes pinceaux, et ça sort comme ça...

F.G. : j'entends bien, mais auparavant, le trait dans ton travail était dominant, dans les jardins il disparaît ?

F.B. : au tout début de la série, j'utilisais le crayon. J'en empoignais une botte et je griffais le papier, après je passais du thé dessus, de la peinture, du café, des solvants, de l'essence et les traits disparaissaient.

F.G. : ces paysages me font également penser à une nature du sud, j'y vois des cyprès, des taillis touffus, qui pourraient accueillir des architectures antiques ?

F.B. : je ne connais pas l'Italie. Je connais les peintres, donc, je connais l'Italie des peintres, encore une fois, ça n'est pas la vraie nature.

F.G. : une série de jardins en forme d'hommage à l'histoire du paysage ?

F.B. : j'aime tellement des mecs comme Turner, Corot... j'aurais pas osé m'attaquer au paysage. Je n'ai pas fait d'école d'art, je me suis donc toujours considéré comme un usurpateur. Ma peinture, c'est parti sur un mensonge : j'ai dit une fois que j'étais peintre, alors que je ne l'étais pas. Pris comme ça en porte à faux, je suis allé jusqu'au bout de ce mensonge, et j'y ai pris goût... j'annonçais que j'allais faire des séries, j'étais bien obligé de les faire. Ça m'a poussé à bosser.

Mais au fond de moi je reste un usurpateur qui a peur qu'un jour on découvre qu'il triche. Pour en revenir à la peinture, dessiner ça allait, mais du coup, peindre... ça n'était pas possible. Mais, l'année dernière, peut-être grâce à Olivier finalement, j'ai lâché mes crayons, et j'ai décidé que je faisais de la peinture.

F.G. : sensations ?

F.B. : c'est doux, sensuel, ça va vite, le dessin, à côté, c'est aller à la mine

F.G. : c'est le cas de le dire !

(rires)

F.B. : imagine, mes grands dessins : quand j'y passais toute la journée, à la fin, je terminais avec une tendinite ! non, franchement, la peinture, c'est rapide, rapide, rapide. Et fluide. Et en plus, je peux aussi y aller avec les mains.

F.G. : profitons d'être au cœur de ces jardins pour que tu me racontes comment tu commences une série.

F.B. : je me place toujours au même endroit. Devant ma grange qui donne

Contact : Véronique Philippe-Gache Galerie LIGNETreize

15 rue Ancienne -1227 Carouge - Genève - 022 301 42 30 - 076 475 93 92
info@galerielignetreize.ch www.galerielignetreize.ch

sur un verger - une sorte de jardin en fait. A l'époque je fumais, je commençais donc par m'en allumer une. Et puis, je ne sais pas, « pif, paf, pouf » ça commence.

Non, j'oublie quelque chose ! D'abord, je déchire mes carnets que j'ai dénichés chez le brocanteur, j'empile les feuilles, et je m'y mets. J'en fais 30, 40, 50 chaque matin.

F.G. : aujourd'hui, tu arrives à combien ?

F.B. : 600 en deux mois.

F.G. : ce sont des séries où tout est montrable, ou tu penses sélectionner ?

F.B. : tout est montrable, à part peut-être les jardins où il y a ces éléments architecturaux que je trouve trop connotés.

F.G. : lorsque tu t'attelles à ces séries, tu es dans la compulsion ?

F.B. : exact, je suis comme un gamin qui plonge ses doigts dans son assiette et qui en met partout, sauf que cette fois, ces taches, je les vends !

F.G. : et quand le désir du geste tombe, tu te sens vidé, il n'y a plus rien ?

F.B. : s'il n'y a plus rien, c'est que je suis mort.

Je suis tellement angoissé que je m'invente toujours autre chose, une autre série. D'ailleurs ce que j'aime avec la série, c'est que le plus difficile, c'est le premier dessin, après je peux m'installer dans le confort. J'assiste à mon travail qui se fait, comme quand tu baignes des photos dans le révélateur et que l'image apparaît. Le luxe, c'est que je n'ai jamais l'impression que c'est moi qui les fais surgir ces images. Je suis comme au spectacle.

F.G. : tu es donc à la fois acteur et spectateur de ton travail ?

F.B. : oui, je ne sais jamais à l'avance ce qui va sortir.

F.G. : ne me dis pas qu'on est en train de parler d'inspiration ?

F.B. : surtout pas, c'est un accident incroyable !

F.G. : une aspiration, alors ?

F.B. : ouais, l'aspirateur, ça me plaît mieux ! ce que j'aime, c'est FAIRE !

F.G. : non seulement tu fais mais en plus tu dures, ça fait bientôt trente ans que tu appartiens à la scène artistique..

F.B. je ne dure pas, je m'acharne. Parce que je ne sais pas faire autre chose. Et puis, que ça ne marche ou pas, ça ne va pas changer ma démarche. En fait quand j'y pense, il faut être cinglé de se mettre devant un bout de papier à quatre pattes tous les matins, et puis, de se dire, « bon j'y vais »

F.G. : sans abuser d'une psychologie de roman de gare, tu as l'impression que c'est la peur qui est le moteur de ton travail ? absence de peur, exit la création ?

F.B. : non, parce qu'après j'aurais peur d'avoir peur ! Une sacrée peur de mourir finalement... je m'occupe avant de passer de l'autre côté. Tu sais, on est tous dans la chambre d'exécution, et puis, on va m'en foutre une à la gueule et je vais mourir... comme tout le monde d'ailleurs !

F.G. : pourquoi cette obsession de la mort ?

F.B. : quand j'étais gosse, je pensais que seuls les vieux mouraient, et puis un jour, mon petit cousin a été fauché ; j'ai été terrorisé, ça voulait dire que même moi j'y passerai.

F.G. : à part cette peur de la mort, tu aimes vivre le voyage, le désert, les rencontres, lors de ces aventures, tu tiens longtemps sans créer ?

F.B. : pas de problèmes ! Si je pouvais être rentier, ce serait le bonheur. Je jardinerai toute la journée. Il faut arrêter avec toute cette mythologie autour de la création. C'est du pipeau ! Moi, je vais au boulot le matin. Je suis un bon petit ouvrier, un bon outil fait pour qu'on le travaille.

Je dessine et je peins toutes les choses que je ne connais pas de moi, des

Contact : [Veronique Philippe-Gache Galerie LIGNETreize](mailto:Veronique.Philippe-Gache@GalerieLIGNETreize.ch)

15 rue Ancienne -1227 Carouge - Genève - 022 301 42 30 - 076 475 93 92
info@galerielignetreize.ch www.galerielignetreize.ch

choses dont je ne suis même pas conscient. Je dessine des histoires de guerriers, et je suis loin d'en être un : si je me plante une aiguille dans le petit doigt, il faut appeler l'hélico !

Suite et fin de l'entretien le 27 janvier 2005

F.G. : tu voulais rajouter quelque chose à propos de tes jardins.

F.B. : oui, mes grands-parents étaient paysans, et ils logeaient à côté dans un grand château, le château de Fondfroide, XIXème, superbe. Et devant l'édifice, il y avait des jardins à la française, bien taillés, des espaces auxquels on n'avait pas droit. Ces jardins m'attiraient et me faisaient peur. Le soir, avec mon frère, on pénétrait dans ces zones interdites par un passage secret, craignant que le gardien nous chope. La menace que je sens dans mes jardins me fait penser à cette histoire.

F.G. : tu as l'impression qu'aujourd'hui, peindre des jardins, c'est en quelque sorte, braver l'interdit ?

F.B. : non, mais... oui, oui ! parce que maintenant je fais des trucs qui ressemblent à ce que l'œil peut voir.

Avec ma grand-mère, on allait à Côme. On se balladait devant les grandes propriétés, et on s'arrêtait devant de grands portails, des grilles, pour regarder les jardins. Finalement, prendre mes pinceaux, c'est oser être peintre, parce qu'avant, moi aussi, j'étais de l'autre côté de la peinture. Une chose, encore, j'ai passé toute mon enfance au Château du Désert, à Lausanne, et j'ai le souvenir d'un parc, d'un immense potager et d'un étang. Etrange.

F.G. : ce que tu évoques me fait vagabonder du côté des jardins de cimetières...

F.B. : c'est vrai, ça me fait penser que j'allais aussi jouer dans un cimetière désaffecté. Et aujourd'hui encore, j'adore me ballader dans des cimetières désaffectés. Celui de Notre-Dame-D'Afrique, à Alger, j'y retourne pratiquement chaque année. Tu t'immerges dans ce monde d'architectures coloniales et ces grands cyprès. Et ces ossuaires : des vaisseaux en perdition.

F.G. : en t'écoutant, je constate que tes jardins sont profondément liés à l'enfance.

F.B. : oui, des jardins inatteignables, inhabitables. Et puis, moi, je n'ai pas de jardin. J'éprouve une grande difficulté à me fixer quelque part : je regarde le monde de derrière une grille, de l'extérieur, sans être dedans. Sauf dans le désert, c'est le seul endroit sans porte à franchir et où la nostalgie est absente.